

exercices les plus prodigieux que nous connaissions, méritent surtout une mention spéciale.

Nous aurons encore occasion de reparler de la troupe Francisco et nous réparerons alors les oublis que nous avons pu commettre.

Pour toute la chronique locale: J. REBOUX

CONVOI FUNÈBRE Les funérailles de M. GEORGES-EDOUARD POMMERET, médecin-vétérinaire, membre du Comité agricole de l'arrondissement de Lille, décédé à l'âge de 39 ans, auront lieu le lundi 12 avril, à onze heures du matin, en l'église Saint-André, à Lille.

L'assemblée à la maison mortuaire, rue d'Anjou, 21.

La famille prie les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

FAITS DIVERS

— Un simple employé aux télégraphes un très-jeune homme, M. Meyer, vient d'inventer un perfectionnement de l'emploi de l'électricité qui a fait grande sensation à l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain : au moyen d'une hélice tournant contre un cylindre garni d'encre, la dépêche s'imprime d'elle-même avec une grande rapidité.

On nous dit que l'administration du télégraphe achète à l'inventeur son brevet 300,000 fr.; M. de Vougy vient en outre de soumettre au ministre une proposition d'avancement exceptionnel en faveur de M. Meyer.

— On écrit de Bruxelles à l'*Avenir national* :

« Faut-il voir un symptôme d'apaisement du conflit franco-belge dans les avances qui sont faites à nos gardes civiques en vue du Tir de Pontoise ? Il paraît qu'on tient beaucoup à voir la milice citoyenne de Belgique largement représentée à ce tir. La Compagnie du Nord lui offre une réduction de tarif de 60 O/O. Deux prix magnifiques seront mis à la disposition des tireurs belges; une souscription a été ouverte à cet effet dans toute la garde nationale de Paris et a produit déjà des chiffres importants. C'est l'empereur lui-même qui aurait chargé le général Mellinet de donner tous ses soins à la réception des Belges fixée au 2 mai. — J. Mahias.

— D'après le recensement de 1861, la superficie totale des possessions anglaises dans les deux hémisphères atteignait alors 12 millions de kilomètres carrés, qu'occupe une population de 200 millions d'habitants.

La partie la moins peuplée relativement est l'Australie, qui sur 6 millions et demi de mètres carrés, ne possède qu'un million d'âmes. C'est à peine un habitant par 6 kilomètres carrés.

A Gibraltar, qui ne possède que 4 kilomètres pour 15,000 habitants, la population est de 3,860 habitants par kilomètre carré.

— Les commandements du bon maire. — Le *Journal de Mâcon* publie un nouveau décalogue très-piquant à l'usage des maires :

Un seul empire adoreras
Et chérisas parfaitement.
Par son nom seul tu jureras,
Soir et matin dévotement.
Tous ses actes glorifieras,
A tout le moins une fois l'an.
A tout préfet obéiras
Avec zèle et très-humblement.
Tes électeurs tu conduiras
Au scrutin militairement.
Les bulletins distribueras
Qui te sont de commandement.
Tous les autres tu détruiras,
Les prohibant sévèrement.
Si tu regimbes tu seras
Destitué rapidement.
Par un bon journal tu seras
Traité de mauvais garnement.
Si tout ça ne te convient pas,
Abandonne le régime.

— Nous avons raconté ces jours derniers le vol commis par deux dômes dans les magasins des villes de France. Un fait semblable s'est produit dans l'établissement de M. Bertin, marchand de gants, boulevard des Italiens :

Une dame, dont la situation sociale contraste étrangement avec le délit qui lui est imputé, s'est présentée récemment dans le magasin de M. Bertin; elle a demandé des gants et en a examiné un grand nombre, car la nature de la peau, la nuance ont soulevé de sa part de nombreuses objections; lorsqu'elle a quitté le magasin, le comptoir était encombré par les douzaines de gants qui avaient été successivement mises à l'écart à la suite des refus de la dame dont la mise élégante pouvait expliquer, sinon justifier, ses exigences excessives.

En rangeant ses paires de gants, le commis crut remarquer, qu'il lui en manquait un certain nombre; il s'empressa de sortir du magasin et se dirigea rapidement vers la voiture dans laquelle la dame venait de monter. L'émotion de celle-ci, son trouble, certains gestes, augmentèrent les soupçons du commis, qui ouvrit rapidement la portière de la voiture et surprit son élégante cliente occupée à placer sous les coussins de la voiture les paires de gants qu'elle avait jugées indignes de recouvrir ses mains aristocratiques.

Le commissaire de police a dû intervenir, entendre les témoins, les explications de la dame, verbaliser et envoyer le tout à M. le procureur impérial, qui a commis un juge pour procéder au complément de l'instruction de cette déplorable affaire.

— Nous lisons dans le *Sicéle* :

« On parle beaucoup en ce moment d'un préfet qui, pour n'être pas absolument un préfet à poigne, déploie cependant, en vue des prochaines élections, les trésors d'une imagination toute méridionale. Après avoir constaté par lui-même l'insuccès complet de la fameuse brochure sur les réunions publiques, dont il faisait cependant, à chacun de ses dîners officiels, une généreuse distribution, il a cherché et trouvé autre chose. Ce nouveau procédé consiste à promener maintenant ses convives dans les salons de la préfecture, où, parmi de ravissants objets d'art, sont négligemment jetés çà et là une centaine de poignards dont la vue, trop souvent répétée, finit par amener quelque question plus ou moins indiscret des hébergés du lieu.

« Le fonctionnaire, jusque-là très-souriant, prend alors un air grave, et naturellement chacun cherche à lui arracher le secret qui s'épauche. Ces poignards ont été saisis dans l'antre d'une société ténébreuse, qui les destinait probablement à toute autre chose qu'à l'ornement des salons de M. le préfet. Les convives pâlis; dès le lendemain, ils répandent la nouvelle parmi leurs proches. Et comme cette petite scène de terreur en famille s'est renouvelée plusieurs fois, tous les trembleurs de la ville en sont maintenant informés.

« Fort heureusement la cité en question renferme des sceptiques et des marquis qui se demandent pourquoi une si grave affaire n'aurait jusqu'ici d'autres preuves que l'existence de ces poignards peu bénis. Il y a quelque vingt ans, à une époque d'agitation électorale, on parlait déjà à Lyon, à Saint-Etienne, peut-être aussi à Marseille, de la découverte d'une guillotine à vapeur, laquelle n'était, comme on le pense bien, qu'une machine à épouvanter les imbéciles.

« Rien de nouveau, on le voit, sous le soleil. »

— On lit dans l'*Evening-Standard* du 6 avril :

« Hier, un nommé John Lever, âgé de 48 ans, s'est pendu dans une blanchisserie. Il paraît s'être donné beaucoup de peine pour arranger la corde qui lui a servi à se pendre et il avait garni d'étoffes la partie qui formait le nœud coulant, de manière sans doute à ne pas se faire mal au cou. Il y avait longtemps que ce malheureux était sans travail et ce fut la gêne qui lui a fait prendre sa fatale résolution.

« Samedi soir, un journalier de Birmingham, nommé Joseph Hickup, qui se trouvait depuis plus d'un an sans travail, à la suite d'une maladie, s'est fait sauter la cervelle. »

— On lit dans l'*Express*, du 6 avril : « Le capitaine Mac Donald s'est suicidé hier dans l'après-midi, en se coupant la gorge chez lui, à Kingstown (Irlande). Il avait été un moment candidat aux dernières élections de Queen's County, mais s'était désisté. »

— Deux joyeux carillons d'E. Clero, dans le *Charivari* :

Le démantèlement de la forteresse de Luxembourg se poursuit avec une lenteur désespérante. Le roi de Prusse a témoigné son mécontentement à son premier ministre.

— Pour démolir promptement le Luxembourg, répondit M. de Bismarck, adressez-vous à M. Hausmann.

— Nous lisons dans un journal anglais :

« Pourquoi les imprimeurs font-ils moins bien leurs affaires que les cabaretiers ? »

« C'est parce que les imprimeurs s'adressent à la tête, tandis que les cabaretiers s'adressent à l'estomac, et l'on rencontre cent hommes qui ont de l'estomac contre un qui a de la tête. »

— La question de l'observation du dimanche vient d'être agitée avec beaucoup de passion dans un des Etats de l'Union américaine, celui de Massachusetts.

Boston, capitale de cet Etat, peuplée par l'émigration puritaine, est une des villes où le protestantisme s'est conservé le plus intact. C'est donc à Boston que les libres-penseurs des Etats-Unis, — car il y en a là comme ailleurs, — résolurent de livrer bataille à ce qu'ils appellent la superstition, et ils choisirent la question de l'observation du dimanche pour livrer cette bataille. Elle s'engagea d'abord par des controverses : les libres-penseurs, en habiles stratèges, afin de flatter les préjugés anti-catholiques, commencèrent par faire remarquer que l'observation du dimanche était d'institution catholique, que le dimanche correspondait au jour de la résurrection du Christ et non au septième jour de la création, lorsque Dieu, après avoir tiré toutes choses du néant, éprouva le besoin de se reposer; que si, à Boston, où la Bible était surtout réverée, on voulait s'obstiner dans l'observation d'un jour de repos, ce jour-là devait donc être le samedi, le jour du sabbat.

Et ils concluaient en demandant que la bibliothèque publique fût ouverte le dimanche, demande modeste, on le voit. Mais la majorité de la population n'eût pas plutôt connaissance de cette demande, qu'elle se prononça hautement contre son admission et le conseil de la ville repoussa.

en effet, ce qu'il appelait une « innovation monstrueuse. » Les réformateurs en ont appelé du vote du conseil de la ville, à la législation de l'Etat, et de la législation au Sénat qui se sont prononcés dans le même sens.

Cependant les libres-penseurs ne se laissent pas décourager par l'échec éprouvé à Boston; continuant la campagne entreprise, ils ont maintenant transporté leurs bases d'opérations à New-York, où ils espèrent être plus heureux.

— Il vient de mourir dans la vallée d'Arreau, des Hautes-Pyrénées, une vieille femme qui était digne, sous plus d'un rapport, de figurer dans une galerie de portraits populaires. Si elle avait vécu en Ecosse, et que Walter-Scott l'eût connue, le grand romancier n'aurait certes pas manqué de s'en emparer.

Elle s'appelait Catherine Fujade et tout porte à croire que, dans sa jeunesse, elle avait fait partie d'une bande de bohémien. Vivant absolument seule, sans parents, sans amis, elle subvenait à ses besoins, fort peu dispendieux d'ailleurs, par la chasse et la pêche à la façon des Mohicans. Elle s'était construite de ses mains, au milieu des montagnes, une cabane de trois mètres carrés. C'était là son logement.

Elle avait également fabriqué son lit, sa table, son coffre et sa chaise. Mais quels meubles, bon Dieu !

Son costume était à la fois étrange et pittoresque. Elle portait un pantalon de serge, une blouse de laine blanche, de gros souliers ferrés et un capulet rouge, sous les plis duquel disparaissaient son torse et son visage.

Catherine était aussi habile à la chasse qu'à la pêche, deux exercices qu'elle pratiquait concurremment.

La sûreté de son coup de fusil était proverbiale dans la vallée, et ses engins de pêche étaient toujours garnis de poisson. Deux ou trois fois par semaine, elle descendait dans la petite ville d'Arreau pour aller y vendre ses provisions qu'elle portait dans les auberges et dans les maisons particulières. Aussi vivait-elle dans une aisance relative, buvant du vin à tous les repas, chose très-rare parmi les paysans des montagnes.

Dans les derniers temps, Catherine ne pouvait plus chasser, par suite d'une blessure qui l'avait privée de sa main droite; elle s'était rattrapée par les pièges de toute sorte dont elle harcelait le gibier, et à cet égard son habileté était grande, car elle avait, pour ainsi dire, le flair du sauvage. Elle s'était également, depuis son accident, adonnée à la pêche avec un redoublement d'activité.

Catherine Fujade est morte à l'âge de 69 ans, sans jamais avoir été malade. D'après les gens du pays, elle n'avait pas quitté la vallée d'Arreau depuis plus de 50 ans.

(Mémoires des Pyrénées.)

— Sous ce titre : « Une pénible histoire, » nous lisons dans l'*Indépendance belge* :

« Il y a de cela quinze ou seize ans, des saltimbanques venus à la neuvote de mai qui a lieu à la Sartre, remirent aux mains d'un charretier de Huy un tout jeune enfant. La neuvote finie, ils quittèrent la ville et pendant longtemps on n'en entendit plus parler.

« L'enfant fut confié par la police à un brave ouvrier, et il fut donné à ce dernier une rétribution mensuelle pour subvenir aux frais d'entretien de la pauvre petite. L'enfant grandit et devint une belle jeune fille, possédant la vive affection de ses parents adoptifs qui n'avaient pas d'autre enfant qu'elle : elle rendait cette affection à ces pauvres gens qu'elle considérait comme ses propres parents, n'ayant jamais connu les saltimbanques.

« Or, depuis quelque temps, ces derniers, qui s'étaient souvenus sans doute, posséder une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, virent à Huy pour la réclamer. Une ordonnance du procureur du roi enjoignit à cette fille d'avoir à suivre ces gens qui avaient abandonné à d'autres le soin de l'élever. Malgré ses protestations et ses pleurs, la jeune fille put obéir.

« Au moment de quitter la maison qui avait en quelque sorte été pour elle la maison natale, elle se sauva dans les bois de Thihange et y resta pendant deux jours. Mais plus elle s'obstinait à ne pas vouloir suivre ses parents, plus aussi ceux-ci montraient de l'acharnement à la reprendre. Pousée par le besoin, elle revint, il y a trois jours, retrouver ses parents adoptifs, et après une nuit qui ne laissait pas soupçonner son fanéisme dessein, elle se dirigea samedi matin vers les bords de la Meuse. Elle se précipita dans le fleuve.

« Un instant après, son père adoptif accourut, prévoyant un malheur qui n'était que trop réel. A ses cris, le concierge de la Société d'amateurs accourut, et ils parvinrent à saisir l'infortunée au moment où elle disparaissait pour la troisième fois. Ramenée au bord, on put lui faire reprendre connaissance, mais depuis lors, on désespéra de la sauver.

Dans la même journée, la femme P..., mère adoptive de cette jeune fille, est tombée gravement malade à la suite de tous ces accidents, et on a dû la transporter à l'hospice.

— Voici, d'après l'*Espérance du Peuple*, une coutume hollandaise assez originale observée à Harlem :

« Quand un enfant vient au monde dans cette ville, les parents suspendent à la porte de leur maison une grosse pelote garnie de dentelles, semblable à celles que l'on trouve sur les tables de toilettes de nos élégantes.

« Si la pelote est fond rose, c'est le signe de l'avènement en ce monde d'une petite

filie, tandis que la pelote fond bleu annonce que c'est un garçon.

Ces pelotes restent exposées durant quarante jours, et s'il arrive que le mari soit poursuivi pour dette, on ne peut rien exiger de lui pendant tout ce temps-là.

— M'Amed-ben-Mustapha dit Sordo, condamné à mort par la Cour d'assises d'Alger, pour l'assassinat d'un enfant de huit ans qu'il avait égorgé à l'extrémité du boulevard de l'Impératrice, a été exécuté le 31 mars, à six heures et demie du matin.

A cinq heures un cadet et deux adouls se sont présentés à la prison civile et ont été immédiatement introduits auprès du condamné, qui les a accueillis avec l'insouciance et la bonne humeur dont il faisait preuve depuis quelque temps.

L'espoir d'une commutation de peine avait pris d'ailleurs, dans son esprit, de telles racines, que cette visite du magistrat musulman et de ses deux assesseurs ne l'a d'abord nullement ému.

Alors le cadet a dû, conformément au mandat du parquet, lui signifier la décision impériale qui rejetait son pourvoi en grâce, et lui annonçait la nouvelle de sa fin prochaine.

A ce moment terrible, Sordo est sorti tout à coup de son impassibilité ordinaire et jetant de tout côtés des regards éperdus, s'est écrié : « Je suis innocent : qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. »

« A la demande qui lui a été faite ensuite s'il n'avait aucune disposition testamentaire à prendre il a répondu négativement. Le cadet s'est aussitôt retiré et le condamné a été ramené dans sa cellule.

« La, reprenant un peu du calme qui l'avait abandonné un instant lors de son entrevue avec le cadet, mais le visage encore bouleversé, il avait réclamé sa pipe, qu'il s'est mis à fumer avec une tranquillité apparente jusqu'à six heures et quelques minutes, heure à laquelle l'exécuteur des hautes œuvres s'est présenté pour procéder à la toilette du condamné.

« Aussitôt toutes les terreurs de Sordo se sont renouvelées; cependant il s'est prêté docilement à tous les détails de cette lugubre opération.

A six heures et demie, les portes de la prison civile se sont ouvertes et le condamné a paru devant une foule immense dont les flots pressés témoignaient assez de son avidité à contempler une dernière fois les traits de celui qui allait expier un grand crime.

Arrivé sur le seuil de la porte principale de la prison, le condamné a d'abord refusé de prendre place dans la voiture funèbre qui l'attendait pour le conduire à l'échafaud. Il a fini par céder à l'insistance des gardiens. La fatale machine, établie d'après un nouveau système sans plateforme et sans escalier, était dressée à quelques pas de la prison. Les gardiens ont descendu, sur la planche de l'échafaud, le patient, qui semblait tombé dans un état de prostration complète; il avait à peine une notion vague de ce qui s'agitait autour de lui.

Trente secondes après, la loi avait reçu sa dernière et suprême sanction.

Il était six heures trente six minutes. Comme toujours les femmes et les enfants comptés pour les trois quarts dans le nombre des spectateurs.

Une cinquantaine d'Arabes seulement assistaient à l'exécution.

Le corps du supplicié a été immédiatement rendu à sa famille, qui en avait fait la demande.

Voici le sommaire de la *Revue du Monde catholique* du 25 mars 1869 :

I. — Orient chrétien. La Serbie, par Adolphe d'Avril.

II. — La Belgique et la Hollande (fin), par Léonce de la Ballaye.

III. — Fébronius et ses erreurs, par Montrouzier.

IV. — Les questions sociales. La richesse dans le christianisme, par Henry de Riancy.

V. — Violette, par Etienne Marcel.

VI. Les Couleuvres de M. Louis Veullot.

VII. — Chronique du Concile, par J. Chantrel.

VIII. — Revue politique de la quinzaine, par Eugène Veullot.

IX. — Chronique littéraire, par Ernest Schaeffer.

X. — Bulletin bibliographique, par Ernest Schaeffer.

Un an : 32 fr.; six mois, 17 fr.; Paris, Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.

COURS DE LA BOURSE.
Du 10 avril 1868.

Cours de ce jour	Cours précédent
3 0/0 .. 70.30	3 0/0 .. 70.45
4 0/0 .. 101.40	4 0/0 .. 101.40

FOIRE DE ROUBAIX
GRAND CIRQUE
Marsillais
Sous la direction de M. FRANCISCO aîné

Dimanche 11 Avril
à trois heures
GRANDE REPRÉSENTATION
Offerte aux étrangers qui ne peuvent assister aux représentations du soir.

Dimanche 11 et Lundi 12 Avril
à 8 heures du soir
Représentation Extraordinaire

PLACE DE LA LIBERTÉ.

Théâtre des Animaux dressés
Par le célèbre et incomparable dompteur HERMANN du Nord.

IMMENSE SUCCÈS
Hermann est accompagné de son fils CARLO.

A 6 et 8 h. grande représentation:

GRAND'PLACE (contre l'église St-Martin).

Musée Julius Talrich

Statuaire Modéleur en titre de l'Académie de Paris, médaillé aux expositions universelles de Londres et de Paris, membre de plusieurs sociétés artistiques et scientifiques de France et d'Angleterre.

Les Dames et Demoiselles sont admises dans cette incomparable galerie.

GRANDE PLACE (derrière la Ménagerie)

Théâtre et Cirque
QUADRUMANE BRÉSILIEN

74 ARTISTES
A QUATRE PATES

Sous la direction de M. J. FULGONI, de Milan.

GRANDE PLACE.

Direction de Mme CHEVRIER et de M. FAIMALT.

Grande Ménagerie
MILANAISE

10 Lions dressés
Tigre royal du Bengale, 22 animaux de différentes espèces, tels que Panthères, Léopards, Jaguars, etc., etc.

M. FRIBOURG,
Opticien de Valenciennes.

A l'honneur d'informer sa clientèle qu'il vient de débiter sur le champ de foire de Roubaix avec un assortiment complet d'objets concernant l'Optique, tels que verres en cristal de roche de fer choix, garantis sur facture à 10 fr. le verre et 15 fr. monté, M. Fribourg se charge par l'inspection des yeux de donner les verres nécessaires à la portée de la vue. — On trouvera, dans son magasin, pendant la durée de la foire, un assortiment de lunettes à tous prix et en tous genres, en or, en argent, en écaille, etc. — Vues nouvelles au stéréoscope. — Toutes les séries représentées dans les opéras à Paris ou tous les personnages paraissent tels qu'ils existent sur le théâtre. — La Biche-au-Bois. — Le Cendrillon. — Le Prophète. — La Juive. — La Peau d'Âne. — Faust. — La Muette de Portici. — Les vues d'Espagne et d'Italie.

Grand choix
DE BAROMÈTRES, TERMOMÈTRES.

Réparation de tout ce qui concerne son état. 8074

EN VENTE
à la librairie J. REBOUX,
Rue Nain, 3, Roubaix

les COULEUVRES
par L. VEUILLOT.

Prix : 2 francs.

ANNONCES

Etudes de M^{rs} TACQUET et COTTIGNY, Notaires à Roubaix.

ROUBAIX,
LIEU DIT LA BASSE-MAZURE

A VENDRE
deux
MAISONS

Et 15 ares 51 centiares
DE FONDS & JARDIN

MISE-A PRIX PROPOSÉE. 9,000 FR.

L'an 1869, le Mardi 27 avril à 3 heures de relevée, M^{rs} TACQUET et M^{rs} COTTIGNY procéderont en l'étude de M^{rs} TACQUET, sise à Roubaix, rue Pauvrière, 32, même sur une seule enchère, à l'adjudication définitive dudit bien.

Etude de M^{rs} TACQUET, rue Pauvrière, 32, Roubaix.

On demande des capitaux à placer moyennant sûretés hypothécaires. 8520

A vendre de gré à gré
Une grande quantité de propriétés bâties et non bâties sises à Roubaix.

S'adresser à M^{rs} TACQUET, notaire à Roubaix. 8558